



HAL
open science

De la difficulté de concilier lutte noire pour l'égalité et aspirations olympiques : Lee Evans et les Jeux de Mexico (1968)

François-René Julliard

► **To cite this version:**

François-René Julliard. De la difficulté de concilier lutte noire pour l'égalité et aspirations olympiques : Lee Evans et les Jeux de Mexico (1968). Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique, 2023, 158, pp.35-46. 10.4000/chrhc.22468 . hal-04863622

HAL Id: hal-04863622

<https://hal.science/hal-04863622v1>

Submitted on 4 Jan 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

De la difficulté de concilier lutte noire pour l'égalité et aspirations olympiques : Lee Evans et les Jeux de Mexico (1968)

François-René Julliard



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/chrhc/22468>

DOI : 10.4000/chrhc.22468

ISSN : 2102-5916

Éditeur

Association Paul Langevin

Édition imprimée

Date de publication : 4 décembre 2023

Pagination : 35-46

ISBN : 978-2-494336-08-7

ISSN : 1271-6669

Ce document vous est offert par Bibliothèque Diderot de Lyon - ENS



Référence électronique

François-René Julliard, « De la difficulté de concilier lutte noire pour l'égalité et aspirations olympiques : Lee Evans et les Jeux de Mexico (1968) », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique* [En ligne], 158 | 2023, mis en ligne le 04 décembre 2023, consulté le 11 décembre 2023. URL : <http://journals.openedition.org/chrhc/22468> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/chrhc.22468>

Ce document a été généré automatiquement le 6 décembre 2023.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

De la difficulté de concilier lutte noire pour l'égalité et aspirations olympiques : Lee Evans et les Jeux de Mexico (1968)

François-René Julliard

- 1 Lee Evans (1947-2021) est l'une des figures marquantes des Jeux olympiques d'été de 1968 à Mexico. Rempportant la finale du 400 mètres, il bat le record du monde de la spécialité et devient le premier homme à descendre sous les 44 secondes sur le tour de piste, en 43 secondes 86, une performance qui ne sera battue que vingt ans plus tard par Harry « Butch » Reynolds. Par ailleurs, Evans est également un militant de la cause noire, mais le souvenir de son poing levé sur le podium ce jour-là a été éclipsé par celui, bien plus célèbre, du geste de Tommie Smith et de John Carlos, deux jours plus tôt, sur le podium du 200 mètres. Si la postérité ne lui a pas rendu justice sur ce point, pour des raisons que nous expliciterons, Evans est pourtant un acteur de la première heure du mouvement protestataire qui aboutit au « moment » Mexico. Étudiant au San Jose State College (SJSC) en Californie, comme Smith et Carlos, il participe au projet de boycott noir des Jeux initié depuis cette université et qui connaît un écho médiatique important.
- 2 Cet article présente la trajectoire militante d'un étudiant-athlète qui participa à une mobilisation inédite des athlètes noirs aux États-Unis. Nous nous concentrerons particulièrement sur une phase critique d'un peu plus d'une année, de la rentrée universitaire de 1967 jusqu'au dénouement olympique d'octobre 1968. Il s'agit, à travers le cas de Lee Evans, de mettre en lumière les difficultés auxquelles ont été confrontés les athlètes noirs américains lorsqu'ils ont cherché à concilier la contestation politique et leurs rêves de gloire olympique. Cette contribution à l'étude des mobilisations, au croisement du sport et de la question raciale, se fonde principalement sur le dépouillement d'archives de presse, dont la presse locale issue des archives de San Jose State University (à l'époque San Jose State College), qui

documentent la révolte étudiante sur le campus et le projet de boycott noir. Elle emprunte un certain nombre de ses concepts (répertoire d'action collective, mobilisation des ressources, coût de l'engagement) à la sociologie politique des mouvements sociaux, trop peu utilisée jusqu'ici par les historiens du sport et pourtant particulièrement utile pour comprendre les enjeux et les paradoxes de la politisation ici à l'œuvre.

Un militant dans le projet de boycott noir des Jeux

L'apprentissage militant d'un étudiant-athlète

- 3 La crise sportive qui se déroule lors des Jeux de Mexico, avec notamment le geste de Smith et Carlos, s'enracine dans un terreau complexe, celui des mobilisations africaines-américaines de la fin des années 1960. Elle a pour point de départ la création, à la rentrée universitaire de septembre 1967, d'une nouvelle organisation militante noire sur le campus de San Jose State College : l'United Black Students for Action (UBSA). Créée à l'initiative d'un ancien athlète universitaire (discobole) et jeune enseignant contractuel en sociologie, Harry Edwards¹, et de l'un de ses étudiants, Ken Noel, l'UBSA entend protester contre la marginalisation dont les étudiants noirs font l'objet au sein de l'université : discrimination dans la recherche d'un logement, accès refusé aux fraternités et sororités, absence de soutien du département sportif². Parmi les premiers membres de l'UBSA se trouvent deux athlètes de stature internationale : Lee Evans et Tommie Smith. La majorité des membres de la nouvelle organisation se composent d'étudiants-athlètes noirs, recrutés dans cette université majoritairement blanche par le truchement d'une bourse sportive (*athletic scholarship*) pour rejoindre l'équipe de football américain ou celle d'athlétisme.
- 4 L'UBSA est l'une des nombreuses *Black Student Unions* qui fleurissent alors sur les campus étatsuniens pour réclamer plus de justice pour les étudiants noirs. L'organisation obtient rapidement des avancées en menaçant de boycotter le premier match de football américain de l'année. Dans ce « coup », on adapte le boycott, qui fait partie du répertoire d'action classique du mouvement noir de lutte pour l'égalité, au statut particulier des militants (des étudiants-athlètes, dont l'université dépend pour ses résultats sportifs). La décision du président de l'université d'annuler le match, par crainte de débordements, suscite des réactions jusque chez le gouverneur de Californie, Ronald Reagan, qui ne manque pas une occasion de pourfendre les étudiants considérés comme radicaux³. L'UBSA obtient également que soit mise en place une semaine de consultation des différents acteurs concernés par les revendications exprimées.
- 5 Pour Lee Evans, la participation aux actions de l'UBSA trouve ses origines dans un ensemble de dispositions à l'engagement que permettent de reconstituer à la fois sa trajectoire personnelle et le contexte social et politique dans lequel elle s'insère. Né à Madera, dans la vallée agricole de San Joaquin (Californie), il est le fils de métayers ayant quitté le Sud dans le cadre de la Seconde Grande Migration⁴. La vision idéalisée d'une Californie pays de cocagne, que l'on espère accueillante et plus tolérante que le Sud ségrégué, se heurte à la réalité d'une insertion parfois difficile. Les conditions de travail qu'ils trouvent dans la vallée de San Joaquin ne s'avèrent pas fondamentalement différentes de celles des cueilleurs de coton du Sud⁵.

- 6 Lee Evans grandit à Fresno, la principale ville de la vallée. Repéré au lycée pour ses qualités de vitesse, il est recruté par le San Jose State College, au sud de la baie de San Francisco, grâce à une bourse sportive. En 1964 a émergé le Free Speech Movement à l'université de Berkeley, plus au nord. Les étudiants mobilisés réclamaient entre autres de pouvoir mener des activités politiques au sein du campus, s'opposant victorieusement aux règles prévalant jusqu'ici dans les universités publiques californiennes. Depuis, les universités de la baie de San Francisco sont devenues un espace particulièrement favorable au militantisme. Idées et modèles d'organisation circulent⁶. Les motifs de protestation sont multiples : mouvement noir pour l'égalité et la justice – Oakland, la grande ville « noire » située aux abords de Berkeley, est le berceau du Black Panther Party⁷ –, opposition à la guerre du Vietnam, lutte pour obtenir le droit à la création d'organisations politiques au sein des universités⁸... Alors que les mouvements sociaux prennent une ampleur inédite, le parti démocrate au pouvoir est divisé et fragilisé par l'engagement croissant des forces armées au Vietnam voulu par le président Lyndon B. Johnson. Il peine également à apporter une réponse aux graves émeutes (ou révoltes) raciales qui, de 1964 à 1969, touchent de nombreux ghettos des villes du nord et de l'ouest du pays chaque été : Harlem (1964), Watts (1965), Cleveland (1966), Detroit et Newark (1967), parmi les plus importantes.
- 7 Dans ce contexte de crise politique ouverte et de relatif discrédit des appareils traditionnels, les promesses de rétribution symbolique de l'engagement militant⁹ s'avèrent importantes, de même que s'abaisse son coût individuel à mesure que se multiplient les organisations, même de taille modeste, comme l'UBSA par exemple. Evans se trouve aussi dans un contexte relationnel favorable à une politisation renforcée¹⁰. Les témoignages d'athlètes montrent en effet que l'université constitue souvent pour eux un moment charnière durant lequel ils peuvent faire l'acquisition d'un capital culturel spécifique : découvrir des auteurs, faire des lectures importantes pour leur éducation militante par-delà les questions sectorielles liées au sport, échanger avec les autres étudiants. Dans la biographie que Frank Murphy lui consacre, à laquelle Lee Evans a fortement contribué, ce dernier est dépeint comme un dévoreur de livres durant cette période¹¹. Il découvre notamment le roman de l'écrivain sud-africain Alan Paton *Pleure, ô pays bien aimé* (en anglais : *Cry, the Beloved Country*) sur les débuts de l'apartheid, ainsi que la fameuse *Autobiographie* de Malcolm X écrite par Alex Haley à partir d'enregistrements, qu'il lit « fiévreusement, y reconnaissant son propre désarroi¹² ».
- 8 Evans, interrogé plus tard par le journaliste sportif Dave Zirin, raconte aussi qu'en 1966, alors en première année universitaire, il se rend à Londres pour un meeting d'athlétisme et y fait une expérience qui marque durablement son approche de la question raciale, au-delà des frontières nationales et dans une perspective qu'on peut qualifier de panafricaine :
- « J'ai rencontré ces Africains, et ils m'ont dit : "Nous allons à une réunion ce soir, veux-tu venir avec nous ?" J'ai dit oui. Ils sont donc venus me chercher à l'hôtel pour une réunion de la résistance sud-africaine. Ils ont dit une prière pour les frères tombés pendant la semaine. Je ne savais même pas qu'il y avait une guerre là-bas. J'y ai rencontré Dennis Brutus [poète et militant anti-apartheid, fondateur du South African Non-Racial Olympic Committee, un comité olympique national alternatif] et Sam Ramsamy, qui est maintenant président du Comité olympique sud-africain. J'ai donc rencontré ces gars-là, et j'ai vraiment eu une prise de conscience. »¹³

- 9 Lorsqu'il apprend qu'un sprinteur sud-africain blanc doit participer aux Compton Relays (Californie) de 1967, il affirme avoir envisagé de ne pas s'y rendre en signe de protestation¹⁴.

Une vision désenchantée des Jeux olympiques

- 10 Enfin, la rencontre avec Harry Edwards et le fait qu'Evans ait suivi son cours de sociologie, intitulé « Racial and Cultural Minorities » Minorités raciales et culturelles , ont très probablement joué un rôle de catalyseur. Tommie Smith témoigne lui aussi qu'Edwards est le premier enseignant noir qu'il ait rencontré au cours de sa scolarité¹⁵. Il sensibilise ses étudiants aux problèmes raciaux en général et à ceux qui touchent San Jose State College en particulier, approfondissant leur conscience politique et les encourageant à s'organiser contre la manière dont ils sont maintenus dans les marges du monde étudiant.
- 11 La stratégie de l'UBSA porte ses fruits : si elle ne garantit pas des résultats durables, elle permet du moins d'engager un rapport de force avec la présidence, bientôt converti en processus de négociation. Ce premier succès encourage bientôt ses membres à se donner des objectifs plus ambitieux, de plus large portée. Un peu moins de trois semaines après le meeting inaugural de l'UBSA, ils fondent une organisation nouvelle, l'Olympic Project for Human Rights (OPHR)¹⁶ (7 octobre 1967). Sa vocation est autre que celle de l'UBSA : mettre sur pied un projet de boycott noir des Jeux olympiques, dans le but d'obtenir des avancées dans le domaine racial en lien avec le sport¹⁷. Les athlètes noirs ne prendront part aux Jeux, est-il annoncé, qu'à condition d'obtenir certaines garanties, comme l'exclusion de l'Afrique du Sud et de la Rhodésie des Jeux et de toute compétition aux États-Unis, ou le recrutement d'un second entraîneur d'athlétisme noir dans l'équipe olympique étatsunienne.
- 12 L'OPHR rompt avec la dimension individuelle, voire isolée, des initiatives et « coups » joués par les sportifs engagés en faveur des droits des Noirs américains, comme le basketteur Bill Russell et peut-être surtout le boxeur Muhammad Ali, figure par excellence du *sport-activist* radical et flamboyant. Après avoir créé le scandale en rejoignant la Nation of Islam, considérée par certains comme une secte, il se constitue objet de conscience et refuse de combattre au Vietnam (1967). Il paye pour cela un prix élevé : la perte de son titre de champion du monde des poids lourds. Substituant le collectif à l'individuel, l'OPHR est une structure plus pérenne.
- 13 Au niveau idéologique, l'OPHR confirme également la rupture avec une vision enchantée du sport en général, et des Jeux olympiques en particulier¹⁸. Traditionnellement, les Jeux ont été envisagés comme une vitrine de l'excellence sportive noire, une vision collective défendue à la fois par l'élite noire, notamment journalistique, qui voyait dans les athlètes un symbole de réussite susceptible d'influencer et d'élever la communauté dans son ensemble, et par les athlètes eux-mêmes pour des raisons non pas tant idéologiques que de rétributions matérielles et symboliques¹⁹. Mais ce relatif consensus autour des bienfaits des Jeux pour l'image et la promotion sociale des Noirs américains s'effrite. Cet effritement va logiquement de pair avec une politisation de l'espace sportif.

De l'OPHR à Mexico : un tournant biographique

La participation à l'OPHR : projet de boycott et contradictions intérieures

- 14 Aux côtés de l'UBSA qui continue d'exister, la naissance de l'OPHR manifeste la volonté de ses instigateurs d'étendre la portée de leur protestation, et donc aussi la base de leur recrutement, au-delà du campus de San Jose. Pour autant, on constate que, d'une association à l'autre, les mêmes éléments fondamentaux perdurent. Dans la division du travail militant, le leadership de Harry Edwards se confirme. Véritable entrepreneur de cause²⁰, il se révèle également, à 25 ans, un habile communicant, capable de mobiliser l'attention médiatique. Devant les journalistes, il manie une rhétorique tour à tour péremptoire, prophétique ou plus sagement analytique. Pour autant, le rôle des athlètes, et en particulier de Lee Evans et Tommie Smith – ainsi que de John Carlos, qui est transféré au San Jose State College en cours d'année et prend part aux activités de l'OPHR –, est également important. En effet, ils ont pour eux le prestige associé à leurs performances sportives. C'est pourquoi la publicisation des causes défendues par l'OPHR passe également par la mise en scène du paradoxe autour de leur situation, athlètes d'élite d'une part, Noirs infériorisés d'autre part.
- 15 Pour le reste, c'est aussi dans l'art de la parole, ici part intégrante de ce que le sociologue James Jasper appelle « l'art de la protestation », que chacun s'illustre²¹. Le principal enjeu, à la fois auprès des militants et des médias, au fil des conférences de presse et des interviews, est d'« entretenir la flamme » mois après mois, selon la propre expression d'Edwards²². Il s'agit de donner de la crédibilité à la possibilité d'un boycott des Jeux de Mexico et, quand celle-ci semble décliner, maintenir un suspense factice auprès des médias, ce qui permet d'alimenter les spéculations et les débats d'éditorialistes sur la légitimité d'un tel boycott.
- 16 Evans lui-même a-t-il vraiment cru au boycott, et si oui, a-t-il réellement souhaité qu'il se réalise ? Rien n'est moins sûr. Pèse sur lui, et sur les athlètes noirs qui se disent solidaires du projet, une double contrainte. Ils ont le sentiment de défendre une cause juste, au prix d'un investissement considérable en temps et en énergie dans le cas des plus mobilisés en faveur du boycott ; c'est le cas d'Evans qui appartient au petit cercle des athlètes de SJSC, chargés de donner l'impulsion à cette mobilisation. Et pourtant, le triomphe de cette cause impliquerait un sacrifice, très voire trop coûteux à leurs yeux. Ces athlètes, qui s'entraînent quotidiennement en vue de l'échéance sportive la plus importante de leur carrière, sont tiraillés entre aspirations politiques et consécration sportive. D'où un certain écart entre le discours officiel proboycott de l'organisation et les aspirations personnelles de ses membres. Malgré les critiques à l'endroit des Jeux olympiques, présentés comme un miroir aux alouettes, et à l'endroit du CIO, présenté comme archaïque, le « rêve olympique » demeure une incitation puissante, d'autant plus qu'à l'époque il est encore rare de participer à plus d'une édition.
- 17 Un épisode illustre bien ces contradictions internes. Fin juin 1968, lors des sélections étatsuniennes, un vote « pour ou contre le boycott » a lieu parmi les athlètes, qui doit demeurer secret afin de conserver le plus longtemps possible le suspense entourant le boycott. Pourtant, c'est bien son abandon qui a été acté. Un mois plus tard (30 juillet 1968), alors qu'il se trouve à Fan Lake (État de Washington) pour une semaine d'entraînement, Lee Evans « vend la mèche²³ ». Ses quelques phrases donnent lieu à un

imbroglio. Harry Edwards intervient pour sauver les apparences : dans une conférence de presse, aux côtés de l'athlète, il affirme que cela fait partie d'une stratégie concertée. « Evans a reçu l'ordre de faire cette déclaration, puis de la nier », déclare-t-il²⁴. Cette version ne convainc guère les journalistes qui rapportent les propos de la conférence, mais elle permet au moins de ne pas perdre la face, quitte à faire passer les athlètes pour des pantins dont Edwards tirerait les ficelles. Un mois plus tard cependant, celui-ci est obligé de reconnaître et de confirmer que le projet de boycott est bel et bien abandonné²⁵.

Mexico 68 : les aléas interprétatifs d'un geste ambigu

- 18 À la mobilisation collective succèdent, à Mexico, des initiatives individuelles. Toutefois, une logique commune les relie : exprimer son soutien à la cause noire et, pour ceux qui concourent après le poing levé de Smith et Carlos (16 octobre 1968), exprimer leur solidarité avec eux, après leur exclusion de la compétition. C'est en quelque sorte une protestation perlée. Deux jours plus tard, le 18 octobre, Evans remporte le 400 mètres, devant ses compatriotes noirs Larry James et Ron Freeman. Durant la course, il arbore des chaussettes noires remontées au-dessus des chevilles, en signe de protestation. Tous trois se présentent sur le podium en arborant un béret noir faisant inmanquablement penser aux bérets des Black Panthers. Avant même que l'hymne des États-Unis ne commence à être joué, ils lèvent le poing, tout en souriant. Cependant, au moment où la musique commence à retentir, les trois coureurs retirent leurs bérets et regardent sagement vers le drapeau, les bras le long du corps.
- 19 Malgré des éléments très clairs de subversion du protocole, l'ensemble demeure moins ouvertement protestataire que la mise en scène de Smith et Carlos. D'ailleurs, le Comité olympique étatsunien (l'USOC), satisfait de cette apparente modération, ne les sanctionne pas. « Tout s'est bien passé. Lee Evans a accepté sa médaille en grande pompe », assure un membre du comité²⁶. Une partie de la presse partage cette interprétation²⁷. Dans son livre publié un an plus tard, *The Revolt of the Black Athlete*, Harry Edwards exprime sa déception face à l'attitude jugée timorée d'Evans, au point de ne mentionner ni les bérets ni les poings en l'air, ni même une quelconque protestation²⁸. Il met la supposée discrétion d'Evans sur le compte de la crainte d'une sanction comparable à celle infligée à Smith et Carlos ainsi que de la promesse de signer un contrat dans une équipe professionnelle de football américain. Si la critique d'Edwards est sévère, elle confirme qu'à l'époque le geste d'Evans, James et Freeman n'a pas véritablement été perçu comme un signe ayant la même portée protestataire que le geste de Smith et Carlos, malgré certaines similitudes.
- 20 Certes, force est de constater qu'Evans ne revendique au départ aucune dimension politique pour son geste. Durant la conférence de presse qui suit la cérémonie, il affirme que son poing levé, avant l'hymne, n'aurait été qu'une manière de saluer la foule. « Certains le font comme ci, d'autres le font comme ça. C'est notre manière de saluer²⁹ ». Il explique que les trois coureurs ont apporté des bérets pour se protéger de la pluie qui tombait, et qu'ils ne signifient rien de particulier³⁰. S'il n'évoque pas de contrat professionnel en National Football League (NFL), il fait en revanche bien référence à des compétitions d'athlétisme :
- « Tommie et moi avons beaucoup grandi et je soutiendrais à nouveau la proposition de boycott si elle se présentait. Mais j'ai toujours l'intention de participer à des compétitions NCAA et AAU [les deux principales instances du sport amateur et

universitaire] la saison prochaine et peut-être à une compétition internationale en Allemagne. »³¹

- 21 Affecté par l'exclusion de Smith et Carlos, il ne veut pas affronter le même sort, d'autant que son exclusion et celle de James et Freeman signifieraient la disqualification du relais 4x400 mètres. L'espoir d'une autre médaille, mais aussi une solidarité de groupe, ont certainement joué dans cette volonté de nier l'évidence. Plus tard, en revanche, que ce soit dans la biographie de Frank Murphy ou dans des entretiens, Lee Evans, soucieux de ne pas passer pour un traître à la cause, livre finalement un récit différent des événements. Il assume cette fois la valeur politique et contestataire de son geste et souligne que le port du béret est bien une référence à ceux des Black Panthers³².
- 22 Pourtant, cela n'a pas suffi à préserver son geste dans la mémoire collective. Evans, James et Freeman ont voulu concilier soutien à leurs camarades et au mouvement de l'OPHR, et « respect pour le drapeau »³³, d'où les deux temps de leur action sur le podium : poing levé et béret noir avant que l'hymne commence à être joué, puis attitude conforme aux attentes des autorités olympiques. Cette tentative pour satisfaire les deux parties en présence – quitte à en décevoir, en réalité, l'une des deux –, de manifester une solidarité discrète qui ne déroge pas au cérémonial olympique, les met en porte-à-faux.
- 23 Larry James, Ron Freeman et lui s'offrent cependant une nouvelle fenêtre de visibilité, deux jours plus tard (20 octobre 1968), lorsqu'ils remportent le relais 4 x 400 mètres avec Vince Matthews en quatrième relayeur, nouveau record du monde à la clé. Sur le podium, chacun des quatre vainqueurs porte à nouveau un béret. Ils lèvent le poing en sortant du stade, mais la provocation ne reçoit, là non plus, guère d'écho³⁴. Evans quitte donc les Jeux de Mexico auréolé de deux médailles d'or et de deux records du monde. Sur le plan de l'économie symbolique pourtant, à long terme, la valeur du geste de Smith et Carlos n'a cessé de grandir et les deux « bannis » d'hier sont devenus des incarnations de la lutte des Noirs américains, mieux même, de la lutte pour les droits humains en général, que le président Barack Obama honore en les conviant à la Maison-Blanche³⁵. Par contraste, Evans, qui n'a pas été exclu, non plus que James et Freeman, n'a pas bénéficié d'une telle conversion du scandale en triomphe³⁶.
- 24 Quatre ans plus tard, Evans se qualifie pour les Jeux de Munich dans l'épreuve du 4x400 mètres. Le relais étatsunien ne prend pourtant pas le départ : Vince Matthews et Wayne Collett, qui remportent la médaille d'or et celle d'argent dans l'épreuve individuelle, sont suspendus pour s'être montrés désinvoltes sur le podium, dans ce qui constitue un prolongement des protestations exprimées quatre ans plus tôt³⁷. Lee Evans met fin à sa carrière d'athlète, si tant est qu'on puisse parler de carrière dans le cas d'un sport alors encore amateur et non rémunéré. Devenu entraîneur, il encadre des groupes aux États-Unis puis, chose plus rare, en Afrique, dans ce qui constitue vraisemblablement un signe de fidélité à ses engagements initiaux, comme lui-même insiste ; un prolongement de la solidarité panafricaine de l'OPHR, en particulier³⁸.

Conclusion

- 25 Le titre choisi par Harry Edwards pour son livre, *The Revolt of the Black Athlete*, ne laisse pas deviner la diversité des opinions, pas plus que la complexité des faits. Néanmoins, il est vrai que les athlètes qui ont participé à cette « révolte » ont rompu avec la vision

enchantée du sport qui prévalait souvent, en particulier aux Jeux olympiques, réputés en dehors de la politique et œuvrant au rapprochement des peuples³⁹. En réalité, si la politique était bien présente jusqu'ici aux Jeux, notamment à travers l'arme du boycott, elle était – et demeure aujourd'hui très majoritairement – le fait des États, pour qui la compétition constitue une forme de continuation de la guerre par d'autres moyens, pour paraphraser la formule célèbre de Clausewitz. La mobilisation du petit groupe de San Jose a montré que les athlètes aussi, par la voie de l'action collective, pouvaient profiter de la visibilité qu'offre l'événement pour faire entendre des revendications.

- 26 L'étude du rôle joué par un athlète, en l'occurrence Lee Evans, au sein de l'UBSA, de l'OPHR et enfin à Mexico, permet de mettre en évidence à la fois un véritable apprentissage militant, la capacité à mobiliser des ressources originales, mais aussi le coût élevé de cet engagement, se traduisant par des hésitations et une forme de double contrainte : militer pour un boycott dont on ne souhaite pas complètement qu'il advienne, « prendre la parole » sur le podium, mais sans assumer entièrement la dimension politique de son geste.

NOTES

1. Voir notamment Harry Edwards, *Black Students*, New York, The Free Press, 1970 ; Harry Edwards, *The Struggle That Must Be. An Autobiography*, New York, Macmillan Pub C°, 1980 ; David K. Wiggins, « “The Struggle That Must Be” : Harry Edwards, Sport and the Fight for Racial Equality », dans *Sport and Revolutionaries*, Routledge, 2015.
2. François-René Julliard, « Crise raciale et genèse de l'athlète activiste à San Jose State College (1967) », 20 & 21. *Revue d'histoire*, à paraître.
3. Arnold Hano, « The Black Rebel Who “Whitelists” The Olympics », *The New York Times*, 12 mai 1968. Le terme « radical » a ici son sens étatsunien, par opposition à « liberal » (réformiste).
4. La Seconde Grande Migration (années 1940-années 1970) désigne la migration africaine-américaine du sud vers le nord-est, le Midwest et, de façon croissante, l'ouest du pays.
5. Pour l'exemple de Los Angeles, Josh Sides, *L.A. City Limits. African American Los Angeles from the Great Depression to the Present*, Berkeley, University of California Press, 2003.
6. Dans une bibliographie abondante, voir notamment Todd Gitlin, *The Sixties. Years of Hope, Days of Rage*, New York, Bantam Books, 1987 ; Martha Biondi, *The Black Revolution on Campus*, Berkeley, University of California Press, 2012.
7. Joshua Bloom et Waldo E. Martin Jr, *Black Against Empire. The History and Politics of the Black Panther Party*, Oakland, University of California Press, 2016 ; Donna Jean Murch, *Living for the City. Migration, Education, and the Rise of the Black Panther Party in Oakland, California*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2010.
8. Signalons également, bien qu'elles soient moins directement reliées au militantisme académique, les luttes paysannes et syndicales associées au nom de César Chávez.
9. Sur cette notion, voir l'article classique de Daniel Gaxie, « Économie des partis et rétributions du militantisme », *Revue française de science politique*, 1977, vol. 27, n° 1, p. 123-154, ainsi que, du même auteur, « Rétributions du militantisme et paradoxes de l'action collective », *Swiss Political Science Review*, 2005, vol. 11, n° 1, p. 157-188. Voir enfin Éric Agrikoliansky et Olivier Fillieule,

« Les rétributions du militantisme : du concept à la méthode », dans Lorenzo Barrault-Stella, Brigitte Gaïti et Patrick Lehingue (dir.), *La Politique désenchantée ? Perspectives sociologiques autour des travaux de Daniel Gaxie*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2022, p. 203-218.

10. La notion de politisation est ici à entendre comme politisation contestataire, attendu qu'elle n'est pas la seule et qu'il existe également des politisations conservatrices. Sur cette notion, voir Yves Déloye et Florence Haegel, « La politisation : du mot à l'écheveau conceptuel », *Politix*, 2019, vol. 127, n° 3, p. 59-83.

11. Sur le rôle de la scolarité longue et de la lecture dans le processus de politisation des acteurs, voir Daniel Gaxie, *Le Cens caché. Inégalités culturelles et ségrégation politique*, Paris, Seuil, 1978, chapitre 4, p. 164-173.

12. Frank Murphy, *The Last Protest. Lee Evans in Mexico City*, Kansas City, Windsprint Press, 2006, p. 65. Pete Axthelm, « Harry Edwards VS The Sports Establishment », non daté (Civil Rights and Campus Protest Collection (CRCPC), San Jose State University, 1, 6).

13. Dave Zirin, *What's My Name, Fool ?*, Chicago, Haymarket Books, 2005, p. 79.

14. Jonathan Rodgers, « A Step to an Olympic Boycott », *Sports Illustrated*, 4 décembre 1967.

15. Tommie Smith et David Steele, *Silent Gesture. The Autobiography of Tommie Smith*, Philadelphie, Temple University Press, 2007, p. 114-115.

16. On trouve parfois dans les sources une distinction entre le projet (OPHR) et le comité qui le porte, qui est alors nommé Olympic Committee for Human Rights (OCHR). Cependant, dans la mesure où l'OPHR désigne à la fois un projet et une organisation, nous nous en tenons ici au premier sigle.

17. Harry Edwards, « The Olympic Project for Human Rights : An Assessment Ten Years Later », *The Black Scholar*, 1979, vol. 10, n° 6-7, p. 2-8 ; Amy Bass, *Not the Triumph but the Struggle. 1968 Olympics and the Making of the Black Athlete*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2004, p. 81-231 ; Douglas Hartmann, *Race, Culture and the Revolt of the Black Athlete : The 1968 Olympic Protests and Their Aftermath*, Chicago, University of Chicago Press, 2004, p. 29-150 ; Richard Hoffer, *Something in the Air. American Passion and Defiance in the 1968 Mexico City Olympics*, New York, Free Press, 2009, p. 51-68 ; Harry Blutstein, *Games of Discontent. Protests, Boycotts, and Politics at the 1968 Mexico Olympics*, Montreal, McGill-Queen's University Press, 2021, p. 52-64.

18. Jacques Defrance, « La politique de l'apolitisme. Sur l'autonomisation du champ sportif », *Politix*, 2000, vol. 13, n° 50, p. 13-27.

19. Pour une approche plus détaillée, voir François-René Julliard, « “Cette médaille est pour l'Amérique noire”. Les athlètes olympiques noirs américains, entre excellence sportive et lutte pour l'égalité (1896-1984) », thèse soutenue en 2022 sous la direction de Fabien Conord (université Clermont-Auvergne) et de Caroline Rolland-Diamond (université Paris-Nanterre) ; David K. Wiggins, Kevin B. Witherspoon, Mark Dyreson, *Black Mercuries : African American Athletes, Race, and the Modern Olympic Games*, Lanham, Maryland, Rowman & Littlefield, 2023.

20. La notion d'entrepreneur de cause renvoie à l'idée de porte-parole d'une « cause » (ici, l'égalité raciale) et disposant de ressources suffisantes pour nourrir et rendre visible une action collective.

21. James M. Jasper, *The Art of Moral Protest : Culture, Biography, and Creativity in Social Movements*, Chicago, University of Chicago Press, 1997.

22. Harry Edwards, *The Revolt of the Black Athlete*, Urbana, University of Illinois Press, 2017 [1969].

23. « Olympic Boycott Off », *San Francisco Chronicle*, 31 juillet 1968 (Robert D. Clark Records (RCR), San Jose State University, 36).

24. « Edwards Tongue Also Forked », *AP/Phoenix Gazette*, 3 août 1968 (CRCPC, 1, 6).

25. C. Gerald Fraser, « Negroes Call Off Boycott, Reshape Olympic Protest », *New York Times*, 1^{er} septembre 1968, p. 2.

26. Will Grimsley, « Olympic Trouble Threat Eases », *Associated Press*, 19 octobre 1968.

27. *Ibid.*

28. Harry Edwards, *The Revolt of the Black Athlete*, op. cit., p. 87.
 29. « Black Power Show Causes Banishment », *Chicago Tribune*, 19 octobre 1968.
 30. Louis Duino, « Evans Scores “Double” Via Record, Humility », *San Jose Mercury News*, 19 octobre 1968 (RCR, 33).
 31. « Ralph Retires in Bare Feet », *Chicago Daily News*, 19 octobre 1968.
 32. Voir par exemple Dave Zirin, *What’s My Name, Fool ?*, op. cit., p. 83.
 33. « Toomey Beats Bendlin to Capture Decathlon », *Los Angeles Times/Associated Press*, 20 octobre 1968.
 34. « Yanks’ Gold Medal Harvest Hits Peak », *San Jose Mercury News*, 21 octobre 1968 (RCR, 33).
 35. « Owens, Smith et Carlos honorés par Obama, plusieurs décennies après avoir été ignorés », *Le Monde*, 30 septembre 2016.
 36. Urla Hill, « Racing after Smith and Carlos. Revisiting Those Fists Some Forty Years Hence », dans David C. Ogden et Joel Nathan Rosen (dir.), *Reconstructing Fame, Sport, Race, and Evolving Reputations*, Jackson, University Press of Mississippi, 2008, p. 102-126.
 37. Neil Amdur, « Matthews and Collett Banned from Olympics », *New York Times*, 9 septembre 1972. Sur les Jeux de 1972, voir David Clay Large, *Munich 1972. Tragedy, Terror, and Triumph at the Olympic Games*, Lanham, Md., Rowman and Littlefield, 2012.
 38. Kevin Coughlin, « Special Strides for Lee Evans », *Washington Post*, 8 novembre 1988.
 39. Jacques Defrance, « La politique de l’apolitisme », art. cit.
-

RÉSUMÉS

Cet article propose de retracer l’apprentissage et l’itinéraire militants de l’ancien champion olympique et recordman du monde du 400 mètres, Lee Evans, sur une période brève mais importante pour lui, qui aboutit aux Jeux de Mexico (1968). Evans fait partie des athlètes impliqués dans la mobilisation des étudiants-athlètes noirs du San Jose State College, avant de défendre le projet d’un boycott noir des Jeux. Ses engagements ne vont pas sans déchirements face au coût personnel qu’ils représentent, et ces contradictions culminent à Mexico. Au lendemain du célèbre poing levé de Tommie Smith et John Carlos sur le podium du 200 mètres, Evans, vainqueur du 400 mètres, arbore brièvement le béret des Black Panthers et lève le poing sur le podium avant que l’hymne des États-Unis ne retentisse. Il refuse cependant d’assumer, sur le moment, la dimension politique de son geste.

This article retraces the apprenticeship and militant itinerary of former Olympic champion and 400-meter world record-holder Lee Evans, over a brief but important period for him, culminating in the Mexico Games (1968). Evans was one of the athletes involved in the mobilization of black student-athletes at San Jose State College, before advocating a black boycott of the Games. For him, these commitments were not without their own inner contradictions, which culminated in Mexico City. The day after Tommie Smith and John Carlos famously raised their fists on the 200-meter podium, Evans, winner of the 400-meter race, briefly wore a Black Panther beret and raised his fist on the podium before the U.S. anthem rang out. At the time, however, he refused to accept the political dimension of his gesture.

INDEX

Index chronologique : XXe siècle

Keywords : African Americans, United States, Mexicosport, mobilization, Olympic Games, track, Lee Evans

Mots-clés : Noirs américains, sport, mobilisation, Jeux olympiques, athlétisme, Lee Evans

Index géographique : États-Unis, Mexique

AUTEUR

FRANÇOIS-RENÉ JULLIARD

ATER en histoire contemporaine, Université polytechnique des Hauts-de-France